

Éveil

C'est une ville de pierres blanches. À la descente du tramway, remparts et vieilles douves. On se trouve subitement face à l'imposant Château. L'impression d'être aspiré par sa masse intensément blanche, attrapeuse de nuages et d'invisibles oiseaux. Devant les remparts, sur le terre-plein, les gens se pressent pour avoir les correspondances du tramway ou du *Chronobus*. Le mouvement est incessant. Une fille aux cheveux violets traverse en trombe devant le bus qui actionne vivement son signal sonore. On se surprend à perdre ses repères entre maintenant et hier. C'est comme si l'on avait franchi une ligne. La rêverie s'enclenche entre les images du présent et celles du passé. Il fait bon se laisser emporter dans ce flux du temps.

Une ville ? Nous ignorons ce que c'est, à notre arrivée à Nantes, nous, les trois enfants. C'est un monde absolument inconnu. Notre boussole intérieure s'arrime ailleurs, dans les champs de blé de la Beauce et de la

Bretagne native, l'été. De la ville, l'enfant rêve alors. Elle apprend à saisir des fragments qui s'entrecroisent comme les images changeantes d'un ballet de lignes. Ainsi la farandole des autobus bondés, filant en grande hâte du centre-ville vers des terminus lointains dont elle lit seulement les noms sans s'y aventurer, tel celui, coloré, exotique, de *Chemin rouge*, quartier aux maisons ouvrières en bois. Des noms qui, dans un cerveau enfantin, donnent de la ville le sentiment magique de l'inexploré. Il y a aussi le fleuve et ses eaux qui déroutent, bien plus vastes que la Seine de ses premières années. Toute cette matière des choses citadines, à toucher, à humer, à attraper du regard, à apprivoiser en accéléré.

Dans cette géographie sensitive, déposée au plus profond, la première chose que l'on capte, c'est la douceur sensuelle du tuffeau. On a envie de l'effleurer d'une caresse furtive, cette pierre sans aspérités, si différente du granit qui a borné la vie au commencement. Une tendresse nous vient pour cette pierre de fleuve dont est bâtie la ville. Sortie des calcaires marins, elle a sommeillé depuis des temps très lointains, tranquillement momifiée. On le sent : c'est le roman d'une ancienne mer.

Une chance, depuis quelques années, nombre de façades connaissent remises en état et ravalements. Le tuffeau, dans les façades restaurées du centre-ville, ose sa *vita nova*. « Nantes la Grise » se refait une beauté. Une vraie résurrection, cette blancheur retrouvée.

Cette pierre, on la dirait faite pour la pluie. Comme si une étrange chimie la préparait à recevoir et boire lentement les ondées du ciel. Détrempés par les éclaboussements de gouttières, les murs prennent, le temps d'une averse, une couleur de sables ocrés.

Dans les villes de Touraine ou d'Anjou, le tuffeau règne en maître de la lumière. À Nantes, il doit composer avec le granit janséniste. Il s'empanache parfois de la brique rouge. Comme dans la façade rénovée du très classique lycée Guist'hau où le tuffeau se rehausse de ce rouge troublant comme un maquillage interdit. Éclat de gaieté inattendue dans ce bâtiment copie, trait pour trait, du lycée de *Diabolo Menthe*. Il ravive le souvenir d'une adolescence et ses impressions douces-amères. Le figement triste de la pierre qui ferme tout horizon dans l'enfilade de la rue adjacente. Les salles de cours austères où passent des fantômes de lycéennes en longues blouses écolières pathétiquement uniformes. L'explosion revigorante d'un chahut clandestin où, quelques instants, se libèrent les cœurs.

C'est une ville de pierres blanches. Cette couleur en majesté semble vêtir le cœur de Nantes d'une quiétude rare. L'église Saint-Nicolas, le théâtre Graslin, la Cathédrale, l'ancien Palais de Justice, les vieux hôtels du quai Turenne aux murs ravalés se tiennent dans l'immobilité paisible d'une ville zen, sommeillant derrière ces écrins de pierre claire. On pourrait croire que le grand heurt de la vie est passé au loin.